

LUMIÈRES DE RÉSISTANCE

L'ouvrage actuel que nous proposons au lecteur explore la façon dont trois écrivains de fiction qui représentent trois grandes voix de la littérature européenne, Georges Orwell (1903-1950), Elias Canetti (1905-1994), et Leonardo Sciascia (1921-1989) ont pensé la résistance de l'écriture à l'oppression. Ils l'ont *réfléchi* depuis une perspective qui est celle des Lumières après les temps de certitude dans l'émancipation, non plus dans les temps conquérants de la modernité, mais dans les nôtres : temps de désillusion de la croyance aveugle au progrès qui demeure sourdement comme foi minimale présente dans la pensée de luttes ponctuelles qui n'espèrent pas de libération totale. Ce sont là autant d'émancipations intermittentes où chaque progrès limité ne nous prémunit pas du futur et se sait comme n'étant pas irréversible. Lumières dans ce temps où désormais la pensée de l'émancipation n'est plus celle d'une émancipation totale, mais d'émancipations inachevées, partielles, disparates (ne s'intégrant pas dans un plan d'ensemble), à plusieurs vitesses, en rien définitives et irréversibles : susceptibles de reculs autant que d'avancées.

Il nous a paru essentiel de faire entendre ces voix qui ont sobrement poursuivi le projet des Lumières, sur un mode autre plutôt que limité. Ces écritures de lutte sont des voix des Lumières par temps difficiles : cela signifie que leur valeur n'est pas ordonnée au paradigme de la victoire, mais de la résistance comme mode de vie. La résistance n'y est pas transitoire, elle est à l'ordre de chaque jour et s'inscrit toujours dans un temps présent, tout en laissant une trace dans une histoire des percées et des effondrements. Résistances affirmatives, parce qu'elles sont la vie même du désir alerté du réel. Cette résistance dans nos temps sombres n'est pas défensive mais pleinement affirmative, et, en ce sens, définitive, elle ne se pense pas comme une transition ou une morale provisoire, mais comme le temps dans lequel nous sommes entrés et le mode selon lequel se décline l'éveil de la liberté.

Résistance qui n'est pas ici celle de théories, mais d'écritures corrosives, sans système, qui conviennent mieux à cette mutation des

Lumières : elle renonce à édifier et se rapporte, par cette latéralité de l'affrontement, à un travail qui prend une forme plus incarnée, plus hésitante mais aussi plus vivace, travaillant en silence ou à découvert. Elle se défie des maîtres-mots ou des mots d'ordre.

Cette résistance des Lumières aux temps présents, les écrivains, dont nous explorons ici les chemins, l'ont tous trois, quoique différemment, menée ardemment. Si nous les désignons comme écrivains de la *persévérance* des Lumières, c'est pour une raison essentielle. Tout en renonçant à toute certitude d'une progression et à tout projet de changement radical, toute orientation vers une fin de l'histoire, ces écrivains ont pensé leur lutte dans les termes d'un humanisme élargi et plus aigu. Lumières de temps sombres aussi parce que ces écrivains réfléchissent la relation aux Lumières de façon contradictoire : ils n'hésitent pas à faire la critique de la devise des Lumières, chaque fois que celle-ci fonctionne comme slogan qui fait obstacle à l'intelligence de la complexité et à la véritable teneur de l'humanisme. Le décalage par rapport aux Lumières du XVIII^e siècle n'est ici l'expression ni d'un renoncement ni d'une mutilation. Les Lumières par temps sombres poursuivent le dessein de l'éclairement, mais de façon plus avertie et instruite de ce qui, au sein des Lumières du XVIII^e siècle, demeurerait encore obscur et tributaire de formes subreptices d'inquisition et de fanatisme. Car les Lumières ne désignent pas ici le mouvement historique, apparu, du reste fort différemment en France et en Allemagne sur le mode de l'*Aufklärung*, ni le rétrécissement de son horizon, ni simplement l'élargissement de ses enjeux. Ce n'est pas ici le nom d'un mouvement mais celui d'un principe d'orientation qui se présente nouvellement, non seulement dans ses buts et dans ses limites, mais quant à sa sensibilité, et c'est en quoi les penseurs de ces nouvelles Lumières sont les plus précieux, parce qu'ils sont les écrivains réflexifs d'une nouvelle sensibilité générale, et, pourrions-nous dire, d'un *nouvel exister*. L'écriture des Lumières dans les temps sombres fait ici l'expérience de sa *complication* : l'écriture de résistance, doit, à certains moments, être le penser-contrarié des Lumières, qui, pour apporter plus d'éclairement, en fait preuve avec d'autant plus de fermeté qu'il en subvertit les formes anciennes.

L'art d'écrire se présente ici sous diverses formes. Si voilement il y a, il est dans la faculté de la fiction de trouver dans la langue les biais inventifs pour atteindre la cible de la vérité en mettant sur la voie du décryptage du réel. Tous trois furent attachés à dénoncer la falsification

de la langue qu'opèrent les forces de *domination totale*, tous trois furent soucieux de penser la nécessité de réfléchir à une éthique des usages de la langue et à un souci du mot juste, selon un sens des vérités qui ne soit ni aliéné à l'idée d'une vérité totale ni ignorante des limites de l'administration de la preuve. Essentiel est ici le fait qu'ils posent, chacun d'une façon différente, la question de notre responsabilité politique à l'égard de la langue.

La force de cette écriture de résistance s'est traduite non seulement dans leurs œuvres de fiction à proprement parler (romans, autobiographie ou nouvelles), mais plus particulièrement encore dans ce que nous appellerions leur *écriture parallèle, réflexive*, c'est-à-dire dans des cahiers, carnets, essais, aphorismes, articles ou manifestes. C'est à ces textes-là et à leurs différentes formes d'énonciation, dans leur résonance avec leur écriture de fiction que nous nous attacherons ici plus particulièrement, pour autant qu'il s'agit d'impressions fugitives et fulgurantes, d'émergences de vérités qui ne sont pas *cimentées* dans un système qui risquerait d'en lisser les aspérités et d'en émousser les pointes : textes à la frontière de la littérature, où leur résistance s'y montre à nu, qui explorent l'œuvre par ses parages.

Résistance directe au *pouvoir pour lui-même* qu'ils ont tous trois dénoncé et à toute forme d'oppression politique. Résistance intransitive aussi, et pour tout dire métaphysique, attendant à l'acte de la création même, à l'égard de ce que l'existence peut présenter d'*insoutenable* : l'incommunication ou l'emprise, la séparation ou la fusion, la trahison ou l'inféodation. Résistance à toutes les façons de *faire silence*. Anamnèse de ces silences.

Nous nous trouvons en présence de trois écritures très directement politiques, sur un plan simultanément théorique et fictionnel qui ont, chacune, envisagé la question de la résistance à l'oppression sous un certain aspect. Leur conscience accrue des choses politiques nous renseigne sur la nature de la domination et de la terreur. Georges Orwell, écrivain anglais dans l'avant-guerre de 1939-1940 et dans son immédiat après-guerre, est un adversaire résolu de l'État et de la société totalitaires, du projet de domination conduite à son terme dont il redoute l'instauration mondiale et conjecture la réussite. Elias Canetti, écrivain de langue allemande dans l'entre-deux-guerres de la *MittelEuropa*, considère le problème de l'oppression politique moderne à travers la découverte et l'intelligibilité du fait nouveau de la masse et de la rencontre possible du désir de masse avec la tyrannie. Leonardo

Sciascia, écrivain italien de la fin du vingtième siècle en Italie, dénonce l'étroite connivence entre le terrorisme révolutionnaire et extrémiste des Brigades rouges et l'exercice d'un pouvoir de l'État de l'Un, animé d'une volonté d'autant plus forcenée que ce pouvoir est vide.

Ce sont là trois affrontements à des formes différentes d'oppression politique qui en auront dégagé des reliefs sensiblement différents : la société et l'État totalitaires, la fascination de la masse et envers le chef, la connivence de l'extrémisme et de la raison d'État.

Orwell, depuis une sensibilité socialiste et démocratique jamais démentie et une expérience du stalinisme durant la guerre d'Espagne, dénonce l'affinité entre l'emprise totalitaire et le pouvoir des élites intellectuelles, attirées qu'elles sont par toute forme de l'extraordinaire et y trouvant un débouché à leur désir de contrôle et de mainmise : Il oppose à leur goût pour la fascination le sens du réel de l'homme quelconque et sa proximité avec la figure du prolétaire nouveau porté par une décence ordinaire.

Canetti constate *de façon clinique*, dans ses écrits et ses carnets rhapsodiques, le fait de la violence des masses et de leur universelle présence. Sans considérer les masses comme les ferments irrésistibles de la servitude et de l'oppression et leur opposer une quelconque lucidité des élites, il met en garde contre la jonction possible entre les masses et le Survivant qui incarne l'identité forcenée du pouvoir pour lui-même. Tout le travail de son œuvre est marqué par le sentiment de l'urgence qu'il y a à déchiffrer l'expression d'une *pulsion de masse* indépendante de toute autre pulsion, intérieure à chacun, dans des rapports d'opposition avec la pulsion de la personne propre, et à trouver les chemins de la survie.

Sciascia, dans la droite ligne de la pensée de la tolérance de Beccaria, se livre à un réquisitoire contre la Raison d'État sous toutes ses formes et décrit l'intelligence secrète de celles-ci avec toutes les formes d'extrémisme terroriste, sans les réduire les unes aux autres. Il met en évidence le lieu vide du pouvoir, à travers le désastre partagé du conflit entre l'État postfasciste italien et le fascisme rouge des minorités révolutionnaires. Il réfléchit les raisons inconscientes de son écriture prémonitoire qui aura préfiguré à son insu l'assassinat d'Aldo Moro, le sens troublant de l'existence en lui d'une résistance en éclaireur, précédant les événements réels, l'étrangeté de cette saisie par avance hors de toute figure de prophétie religieuse, à partir de ce que l'écrivain percevait dans l'état de la langue.

On remarquera combien ces écrivains ne sont pas préoccupés par les mêmes objets de l'oppression politique, ne cherchent pas à résoudre les mêmes problèmes, ne développent pas les mêmes analyses et n'aboutissent pas aux mêmes conclusions. Mais, ils éclairent, de différents bords, *toute expérience d'emprise*. Ils représentent autant de voix hétérogènes et non unifiables, qui, chacune depuis son lieu, son temps et sa perspective, surent dénoncer, depuis la *protestation de l'individu*, différentes facettes du projet de domination totale. Si Orwell dénonce la pulsion totalitaire de l'intelligence des élites pour la complication sophistiquée du totalitarisme, Canetti montre les proximités entre le phénomène de la masse et l'extermination tandis que Sciascia dénonce la façon dont le vide de l'État démocratique se maintient grâce à la reviviscence d'un antagonisme apparent avec le fascisme rouge dont il s'accommode.

Ces discours, par leur angle de vue, divergent autant qu'ils se complètent dans le traitement de la question politique. Ils représentent autant de perspectives critiques très différentes entre elles : sur le pouvoir des élites et leur recherche de l'artifice et de la virtuosité, sur la pulsion de masse et la résistance de la survie, sur la connivence sourde entre l'extrémisme de minorités agissantes et l'autoritarisme d'un pouvoir d'État qui vit de cette opposition. Ils découvrent ainsi trois facteurs premiers de l'oppression qui peuvent ou non se composer entre eux et dont chacun, pris à part, est capable de produire l'organisation générale de la plus haute tyrannie. Remarquable est le fait que ces auteurs l'aient dit en littérature ou sous la forme de l'essai, car il s'agit de perspectives qui n'ont pas pour vocation d'être totalisantes et ne sont pas unifiables dans une synthèse qui pourrait les articuler ensemble. Ce qui nous paraît tout à fait significatif dans ces Lumières nouvelles est qu'en un certain sens, leurs points de vue s'excluent tout en rendant également compte du même réel. L'intérêt de les faire comparaître est de montrer que, sans pouvoir jamais former de front commun du fait de l'hétérogénéité irréductible de leurs approches, elles attaquent par différents bords le même massif de la domination. Avec eux s'installe une guerre de positions envers ce massif.

Ces écrivains ont, chacun à leur manière, lié, très étroitement, l'affrontement politique à des formes sociales d'oppression à une expérience de pensée et de vie qui engage le rapport le plus intérieur du sujet à l'exister. C'est ce nouage à même l'écriture entre la publicité de la lutte contre l'*oppression* politique et l'intimité de la résistance à l'*oppressant*,

que nous nommerons ici du terme de *politique de l'écriture*. L'écriture y conjoint, en un même geste, une manière que le sujet a de *se gérer* avec son implication politique dans le combat pour la vie de la cité.

Entre ces écritures, il faudrait toutefois parler davantage de *résonances* communes de leurs paroles que de *convergences* de leurs analyses. Dans cette confrontation de trois études, nous avons été soucieux de nommer, chaque fois que cela était manifeste, les parentés multiples entre leurs approches, et d'en énoncer les thèses. Leurs perspectives se croisent sur maints points essentiels, tombent sur les mêmes énoncés, font preuve des mêmes affinités littéraires ou allergies¹, interfèrent, se rencontrent et se recoupent. Il existe entre ces perspectives des « voies de passage », et, pour reprendre l'expression de Ludwig Wittgenstein, comme des « ressemblances de famille » : des voies différentes pour nommer la tautologie du pouvoir (Orwell), sa poursuite sans fin (Canetti), sa structure protéiforme (Sciascia) ; on y repère une critique analogue des ressorts de l'adhérence : de la façon dont le fanatisme de la croyance se nourrit du religieux tout en s'en séparant, dont l'acteur du pouvoir en est d'autant plus le serviteur acharné qu'il ne s'en tient pas responsable, car ce n'est pas là sa pensée, son intérêt et son but propres, dont le vide de croyance produit la surenchère du fanatisme. Un fil directeur commun à leurs différentes approches, selon des mises en relief différentes, est la découverte obsédante du vide d'un Pouvoir pourtant déterminé et concret dont la poursuite n'aurait pas d'autre fin que lui-même et qui mobiliserait l'énergie du sujet à son profit, l'exploration des relations entre l'emprise des hantises intimes et l'aliénation volontaire à un Maître extérieur.

Ces trois écrivains, affrontés à des maux divers, dessinent ainsi des formes de riposte spécifiques et, pour une part, apparentées. Ce ne sont pas seulement de mêmes jugements sur des références littéraires communes qui s'entrecroisent, les mêmes affections littéraires, mais c'est un même fond commun de préoccupations qui se retrouve chez ces trois auteurs, alors même qu'ils n'appartiennent pas à un même courant. Ce qui se dit sur un mode majeur dans une configuration se retrouve souvent sur le mode mineur dans l'autre, aussi bien quant

1. Ainsi des affinités d'Orwell et Canetti sur Dickens ou de leur proximité dans la critique de Swift, comme de celles de Canetti et de Sciascia en faveur de Stendhal (cf. Canetti, *[NH]*, p. 81 ; de même, L. Sciascia, « Un siècle éducateur », *Mots croisés*, Œuvres complètes, t. II, Paris, Fayard, 2000, p. 1090).

au diagnostic porté sur les maux politiques qu'en ce qui concerne les formes de riposte.

Ainsi, par exemple, si Orwell désigne comme mal principal le pouvoir des élites, il n'est pas non plus insensible au fanatisme des effets de foule qui portent l'individu à y obéir, comme on le voit dans le récit « Comment j'ai tué un éléphant » ; si Canetti désigne comme adversaire principal à l'expression des libertés individuelles le pouvoir des masses, il n'est pas sans signaler la puissance de ceux qui savent faire croire et faire oublier, ainsi que celle des « cristaux de qui en sont les détonateurs » ; si Sciascia prend pour cible l'esprit mafieux qui traverse l'État italien et toutes les formes de pouvoir qui s'opposent entre elles, portant les stigmates de l'ère mussolinienne, il n'oublie guère le maléfice de singularités individuelles.

Cela vaut également pour les formes de riposte sur le plan du traitement du langage dont le traitement est ici essentiel : si Canetti désigne essentiellement *l'écrit fait masse* auquel il oppose le traitement contradictoire des phrases (les dissocier, les associer), il n'est pas insensible à la *confusion des langues* que Sciascia, pour sa part, considère comme la première cause de l'usure du langage et de l'abus de la langue. Si Orwell s'appuie sur les indéniables évidences du sens commun comme celle de $2 + 2 = 4$, Sciascia s'en revendique, également, dans les mêmes termes. La raison en est que, si ce qui apparaît sur le mode majeur dans la configuration d'un dispositif de résistance se retrouve en mineur dans une autre, c'est qu'il existe, en chacune des formations de langage, ce que nous pourrions nommer *une seconde voix* qui énonce ce qui, pour l'autre configuration, est la voix principale.

Ces formes de riposte s'accompagnent de la conscience de la mortalité, de la façon dont l'angoisse qu'elle suscite alimente les formes de domination totale et de la découverte de moyens obliques de s'en garder en leur opposant cette *seule immortalité*, celle du geste de résistance.

Dans ces approches, ces écrivains accordèrent foi, – quels que furent leurs engagements et leurs itinéraires politiques, dont la diversité couvre un large spectre de positions politiques situées entre socialisme et libéralisme – à ce que nous appellerions des *manières libérales*, et, dans leur force de langue, une *écriture libérale*², qui est celle *du plus étroit rapport entre liberté et vérité*, selon une diversité de manières de

2. L'expression dont nous faisons usage ici ne coïncide ni avec le libéralisme économique ni avec le libéralisme politique. Elle est plus proche de celle d'éducation

le décliner, où se marque l'exercice spirituel de tous les instants, le travail d'ascèse à se déprendre de soi et à se défier constamment d'une idéologie quelconque³. Cette mentalité libérale conjoint un sens de la reconnaissance du réel à celui de la création langagière. Aussi, notre ouvrage est, par là même, une interrogation sur les explicitations différentes de plusieurs *ethos* de ce que nous pourrions appeler un *libéralisme de résistance*, hors de ce que l'on entend couramment par le terme de « libéralisme » et qui renvoie, le plus fréquemment, à des dispositifs économiques ou politiques de pouvoir et de conciliation sur un plan directement doctrinal ou institutionnel.

Chacune de ces *écritures réflexives* ne prend pas le chemin d'un ordre de raisons mais d'un journal d'« émotions méditées », découvrant, à chaque fois, un langage singulier de résistance politique qui s'origine dans le geste spirituel d'une dissidence. Qu'elles prennent la forme polémique de l'article de journal ou du manifeste (Orwell), de notes situées entre monologue et adresse (Canetti), du réquisitoire et du rapport d'instruction (Sciascia), ces écritures critiques, parallèles à leurs œuvres romanesques, traversées elles-mêmes par la fiction, nous sont apparues comme autant de manières singulières de tenter le pari d'écrire la voix et d'exposer l'énigme de l'écriture. À chaque fois, la forme de la résistance s'est jouée dans l'égal souci d'une attention à la parole, dans la considération réflexive du rapport qu'une langue entretient avec les autres langues et avec l'obscurité du nommé, comme du rapport qu'elle entretient avec l'autre de la langue : le silence de l'inexprimé ou le langage de l'acte.

L'élément déterminant propre à cette nouvelle configuration des Lumières est la façon dont la critique sans concession de l'oppression externe et interne y est étroitement liée à une grande attention à la vérité du *réfèrent*, objet de haine de tous les tyrannies modernes, et au refus délibéré de tous les mouvements de la modernité qui mirent

libérale, comme éducation à la liberté, affranchie de toutes positions politiques, lors même que des préférences politiques différentes marquent ces trois auteurs.

3. « On peut donc espérer, écrit ainsi Orwell, que la mentalité libérale, qui considère la vérité comme quelque chose qui existe en dehors de nous, quelque chose qui est à découvrir, et non comme quelque chose que l'on peut fabriquer selon les besoins du moment, on peut espérer que cette mentalité survivra. » G. Orwell, « Chronique du 4 février 1944 », *EAL*, III., p. 116.

l'accent sur la déconstruction de la langue et accordèrent un droit de principe à toutes les expériences de son démantèlement.

Aussi, ce qui caractérise en propre ces écrivains est qu'ils atteignirent le *réel de l'oppression* en tant qu'ils furent des écrivains *classiques*, marquant, tous trois, leurs distances à l'égard de toutes les tentatives d'expérimentation langagière poursuivies pour elles-mêmes ou tentées de rompre avec la langue usuelle.

Une même tournure d'esprit les caractérise, qui anime ces forces de résister dans la langue, plus complexe et contradictoire. Conscients de ce qu'il fallait affronter la langue, c'est-à-dire simultanément *la heurter et la défendre*, trouver un idiome (toujours au-delà des dires antérieurs) se frayant un chemin entre les langues *et* adhérer à la justesse de la langue, ils épousèrent tous trois ce mouvement incessant de respect de langue et d'innovation langagière, qui vise à éprouver dans la tension le conflit entre fidélité et innovation. Cette double attitude de respect de la langue et d'inventivité langagière, qui rencontre nécessairement ses bords et ses états-limites, nous paraît significative d'une autre donne du classicisme et des nouvelles Lumières, d'une autre *langue cherchée*.

Significatif est le fait que ces écrivains, en effet, affrontés à des formes bien déterminées de domination, ne se sont revendiqués d'aucune manière d'une Révolution universelle contre un Pouvoir attaché à tout Ordre quel qu'il soit, comme le firent les disciples du tournant linguistique qui tenaient le langage pour l'affaire même de la pensée, en approfondissant tout autrement la question des manières de trouver sa langue.

Ils ont grandement innové sans jamais faire allégeance au paradigme postmoderne de l'écriture et de la pensée.

Les écrivains-penseurs dont nous parlons dénoncent simultanément « les phrases usées et abusées ». Qu'il s'agisse d'Orwell, de Canetti ou de Sciascia, ces écrivains ont ainsi mis l'accent sur une double nécessité : celle de rompre avec les phrases usées, la langue dévitalisée, et celle, conjointement, de combattre les abus de langage, la langue défigurée, mettant en relief la connivence entre la langue vidée de son sens et la langue insensée. Ils n'ont pas seulement dénoncé l'incorrection de langue mais *la façon dont l'abus de langage s'est étroitement conjugué avec son usure*.

La convergence des propos d'Orwell, de Canetti et de Sciascia est sur ce point saisissante. Ainsi, dans *La Conscience des mots*, devant l'imminence de la guerre de 14, Canetti écrit :

« Il faudrait ajouter aussi, à ce propos, que c'est par des mots, sciemment et constamment *usés et abusés*, qu'on en arriva à cette situation où la guerre devint inévitable. Si, par des mots, on peut provoquer tant de choses, pourquoi ne pourrait-on pas les empêcher par des mots? Il n'est pas surprenant que quelqu'un qui, plus que d'autres, commerce avec les mots, plus que d'autres aussi espère en leur effet⁴. »

Significative est la façon dont Canetti conduit sa critique des rapports entre masse et puissance, en se déprenant de toute idolâtrie envers le culte des expérimentations langagières et en élaborant une théorie novatrice de la phrase, respectueuse de la langue et incarnant la forme même de riposte innovante contre les préjugés du langage.

De même, dans ses *Essais* aussi bien que dans *1984*, Orwell conjoint sa critique de l'abus de langage avec celle de l'usure de la langue. Remarquable est ainsi le fait que le novlangue et le standard de langue échangent leurs valeurs et vont jusqu'à s'identifier. *A contrario*, la volonté de vérité, celle de se rapporter aux choses mêmes, est liée à deux traitements apparemment opposés de la langue : l'un, de respect de la langue ordinaire, de lutte contre l'abus des mots et le démantèlement de la syntaxe, l'autre de créations langagières. Double front de résistance contre toutes les formes d'atteinte de la pensée personnelle qui passent, elles, à la fois par la liquidation des structures de la langue et par l'amenuisement du langage.

Sciascia, de son côté, signale, par l'écoute de l'état de la langue et le jeu de la fiction, comment une *confusion des langues* est essentielle à la fable postmoderne du pouvoir et entretient la connivence des forces en présence autour de la forme de la statolatrie. Dans son commentaire de *L'affaire Moro*, il parle de la perception des symptômes de l'oppression présents dans la langue et de la destruction délibérée de tout art de lire et d'écrire. Aussi s'agit-il pour lui de déplacer la langue de Voltaire sans en corrompre l'esprit et de travailler autrement les Lumières.

C'est par la mise en relief de cette connivence entre l'usure et l'abus et par la recherche d'une prise d'écart envers leur connivence que ces écrivains ont détecté les marques de toute forme concrète d'ambition de domination totale. La parole de Proust était elle-même politique, lorsqu'elle dénonçait la corrélation entre le dogme grammatical et le

4. CDM., p. 322.

projet, propre aux conservateurs liés à l'extrême droite (l'Armée dans l'affaire Dreyfus), de respecter obséquieusement la langue française⁵. Mais précisément, avec le surgissement des totalitarismes et celui des formes modernes d'exercice de l'asservissement, le problème se pose autrement. Non que l'ancienne façon de le poser soit devenue caduque (il s'agit toujours à l'égard de la langue de se faire « malfaiteur par amour », selon les mots de Canetti), mais elle apparaît étroitement liée à la sauvegarde de la correction langagière.

La pratique de ces écrivains nous instruit sur les manières, nécessaires à l'expression actuelle de la liberté, de récuser la radicalité tout en déconcertant l'académisme.

Ces voix représentent autant de politiques idiomatiques de l'écriture et non une politique unifiée de la littérature en général. Sans opposer au vocable de littérature celui de l'écriture, ils montrent l'essence singulière de chaque prise d'écriture dans ce champ commun qui est celui de la littérature. Dans cet essai, nous nous sommes souvent tournés, vers les rapports entre pensée et langage, et, à leur suite, vers ce qui se tient dans l'équivoque entre *se parler à soi-même* et *s'adresser à autrui*⁶. C'est là que se dit simultanément la résistance à l'oppressant intime et la riposte à l'oppression politique. C'est pourquoi, nous avons choisi de réfléchir la valeur idiomatique et l'effcience de leur parole dans

5. « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer, mais oui, Madame Straus ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle. [...] Hélas, Madame Straus, il n'y a pas de certitudes, même grammaticales. Et n'est-ce pas plus heureux ? Parce qu'ainsi une forme grammaticale elle-même peut être belle, puisque ne peut être beau que ce qui peut porter la marque de notre choix, de notre goût, de notre incertitude, de notre désir, et de notre faiblesse. », M. Proust, « Lettre à Madame Straus, 6 novembre 1908 », *Correspondance*, Paris, Plon, 1981, p. 278.

6. Dans ses *Cahiers*, Valéry évoque également le fait d'écrire pour *s'écrire* (P. Valéry, *Cahiers I, OC*, Paris, Pléiade, 1973, p. 11), et le chiasme existant entre l'acte de « se parler » en une auto-discussion infinie et celui de s'adresser à autrui, en un jeu incessant de renvoi réciproque. Cette corrélation est toute proche du rapport de la pensée avant la parole à l'énoncé langagier : « Le langage, écrit-il, falsifie toujours ce qu'il exprime des états qui sont censés se placer en deçà de la possibilité de s'exprimer en langage (et qui est toujours là). On raconte ce qu'on a éprouvé avant le moment où on a eu la parole. Mais le récit doit se plier à l'organisation acquise d'un langage – et le produit du récit est le produit du langage de l'un évalué dans le langage d'un autre ! » (P. Valéry, *Cahiers, I, op. cit.* p. 1089-1090). Toute la question étant que le langage adressé *interprète* nécessairement la pensée pré-langagière en pensée langagière, c'est-à-dire, dans les termes d'une traduction entre deux langages.

les *parerga* de l'œuvre narrative de ces trois écrivains, parce qu'en eux la vocation première de l'écriture qui est aussi de *se parler* s'y montre davantage à découvert⁷.

Cet ouvrage rejoint les questions posées dans notre ouvrage antérieur, *La langue cherchée*⁸ et en approfondissent l'enquête. Elles portent sur la teneur de la *raison idiomatique* et cherchent à en élaborer davantage le criticisme. À leur manière, et sans le geste rimbaldien d'une déclaration de rupture, ces œuvres se donnent le pari de « trouver une langue⁹. » Il y a bien ici une langue cherchée : mais dégagée, cette fois, du songe d'un rêve de langue, qu'il s'agisse de la hantise d'une langue tout autre ou de l'aspiration à l'autre de la langue.

Dans notre ouvrage antérieur, nous examinions la direction prise par la littérature contemporaine et par la théorie qui la réfléchit, celle de la dépossession du sujet, de la perte de toute assurance, de l'expression d'une défiance envers la langue, du soupçon à l'égard de la certitude du référent, du refus de l'ambition du *logos*. L'ambivalence de l'écrivain à l'égard de ces repères, inhérente à la raison idiomatique, y plongeait ses racines dans ce nouage entre la préoccupation de l'intime et celle de l'adresse au public, dans une énonciation qui, *a priori*, pour ainsi dire, excluait d'asservir le messager de la voix à l'enjeu d'une langue communicable. Dans cette direction, l'interprétation contemporaine en termes d'*écriture* rencontrait des impasses sur l'attestation de vérité.

L'*époché* à l'égard du critère de vérité, voire sa *skepsis*, conduisait à une mise à l'épreuve du *réfèrent* et à la propension à osciller entre deux impasses inverses d'une même aporie : l'une, de considérer que tout n'est que langage ou que le langage absorbe tout le réel de sorte que rien ne s'atteste en dehors de la phrase qui en est le seul réel, au point qu'il lui est si indissociable qu'on ne puisse séparer le langage du réel ni juger de leur correspondance (départager la concordance de la discordance) ; l'autre, de considérer que tout tient, au contraire, à un *réel* d'une altérité si radicale qu'il n'offre plus les caractères d'une détermination référentielle pour l'assignation d'un jugement quelconque, un réel absolu, nous menant par là, à la hantise d'une langue d'un tout autre ordre affine avec ce réel que l'on ne peut appréhender,

7. Une des dernières notes de Canetti en 1994 n'est-elle pas : « Il est temps que je me communique à nouveau des choses. Faute d'écrire, je me dissous » ? *LCM*, p. 443.

8. G. Sfez, *La langue cherchée*, Paris, Hermann, 2011.

9. A. Rimbaud, *Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871*, Paris, Pléiade, 2016, p. 346.

inassimilable à la réalité : une langue elle-même opaque et mystérieuse. De là, le mouvement d'un sujet *évanoué*, à peine un sujet, tanguant entre le Charybde du tout langagier et le Scylla d'un témoignage qui ne pouvait qu'alléguer l'insaisissable dont il ne pouvait jamais témoigner que par pressentiment.

Dans l'ouvrage présent, nous approfondissons l'étude de la *langue cherchée*, mais, cette fois, sous un angle très différent qui cherche à en éviter les ornières ou à les poser comme ses bords abrupts.

Les écritures d'Orwell, de Canetti ou de Sciascia s'en distinguent par le refus instinctif de se laisser enfermer dans les alternatives nommées plus haut, du fait de la reconnaissance du référent avec lequel la langue se croise et de celle de la subjectivation individuelle ou du maintien – certes, transformé – de la figure de l'auteur qui est le destinataire de l'œuvre, un destinataire détroné et qui n'avance aucune souveraineté, réfractaire à tout fanatisme de l'expérimentation langagière pour elle-même.

Cela ne veut pas dire que ces écritures, qu'il s'agisse d'Orwell, de Canetti ou de Sciascia, n'aient pas innové dans les genres et qu'elles n'aient pas été le fruit d'une *langue cherchée*, selon une recherche qui se sait indéfiniment à refaire. Par elle-même, l'exploration de l'intimité du sujet fait écart avec l'inscription dans une communauté et marque une déhiscence irréductible entre ces deux ordres et un hiatus entre soi. Mais, dans ces écritures, l'interrogation sur ce qui hante le sujet personnellement et qui est confusément *su* ou *insu* de lui ne s'est jamais dite ou *revendiquée* dans les termes d'un désistement du sujet ni dans ceux de la déconstruction du référent. Sans doute, *l'intérêt marqué de ces écritures pour la politique et l'histoire*, c'est-à-dire pour la « vérité effective de la chose », pour reprendre l'expression de Machiavel, aura prémuni contre toute dilution de la réalité du réel.

Le langage n'y est jamais seul. Le critère de vérité y est affirmé avec détermination, et, si la critique du discours de vérité y est présente, c'est toujours au nom de l'affirmation d'un savoir latéral, et d'une relation oblique au vrai. L'affrontement à l'expérience totalitaire aura rappelé l'importance de la *force du sujet*, et de la liberté individuelle, qui représente le premier des adversaires de toute domination politique. Les manières des Lumières s'attestent ici à cette recherche d'une émancipation relative, d'une valeur accordée au sujet et à l'individu, à cette consistance du réel, à cet attachement au critère de vérité, qui leur donnent leurs tons de liberté.

L'innovation de ces écrivains, étrangers à toute *posture* moderniste, est résolument classique sous un mode renouvelé. Elle prend trois directions précises : l'exploration d'une subjectivation et d'une individuation dans le moment même où l'écriture porte témoignage de l'expérience de la désappropriation ; le refus des abus de langage et l'attention à la clarté du discours, tout en luttant contre l'appauvrissement des usages de la langue et en recherchant l'innovation langagière ; l'attestation de l'existence d'un espace incertain entre pensée et langage. Car, il appartient à la force d'un idiome, le plus classique, d'une part, de défendre la langue, et, d'autre part, de faire l'expérience de se cogner à ses murs, de tenter de lui faire dire ce dont on pense qu'elle en est incapable. Une double conscience, *d'un côté*, de se trouver *toujours en défaut, jamais à la hauteur des possibilités de la langue*, un peu à la façon dont on se sait dans la plus grande ignorance des innombrables coups que les règles d'un jeu d'échecs peuvent permettre, et, *de l'autre*, de *trouver la langue elle-même toujours en défaut* par rapport à la pensée native, inchoative et effervescente, de cette pensée d'avant la langue.

Ce n'est pas que ces écrivains ne fassent l'expérience du trouble, loin s'en faut. L'inquiétude, la hantise de ce qui ne se laisse pas appréhender, traversent toute leur écriture. Ces écritures font, elles aussi, l'épreuve de ce qui fascine, de « l'orgie de présence¹⁰ » de la foule et de cet « affre du néant¹¹ » dont se dégage « la phrase du désir¹². » Le trouble y est tout aussi fort, tant il appartient au geste même de l'écriture et à ce à quoi il s'affronte. Mais nous avons affaire à des œuvres où la décision de l'écriture est celle de l'*affranchissement*. Nulle complaisance ici envers ce qui méduse, et pour deux raisons : celle de la persévérance du référent, auquel la considération des choses politiques rappelle constamment avec obstination ; celle de la conscience aiguë de la façon dont les utopies *virent* en dystopies : c'est vrai de la manière dont Orwell accompagne la fascination du personnage de Winston à l'égard de son ennemi O'Brien et le phénomène de fausse reconnaissance envers ce lettré, au point, dans un de ses essais, de

10. Pierre Jean Jouve parle ainsi de « la perte du soi solitaire en faveur d'un innombrable ennemi, d'autant plus puissant qu'il est sans responsabilité, de l'effet de foule et de son orgie de présence », « Les Foules », *Proses*, Paris, Poésie/Gallimard, 1995, p. 198.

11. P.-J. Jouve, « Phénix », *Matière céleste*, *op. cit.*, p. 128.

12. P.-J. Jouve, « Objets », *Proses*, *op. cit.*, p. 219.

parler, lui-même, et presque dans les mêmes termes de sa sympathie physique envers le prolétaire; c'est vrai de la façon dont Canetti saisit le *continuum* entre la phobie du contact et son renversement dans l'orgie de présence recherchée par la pulsion de masse et toutes les formes de captation insidieuse qu'elle peut prendre; c'est non moins vrai également de la façon dont Sciascia est plus que troublé par la façon dont sa propre résistance prémonitoire aux assassinats commis par les Brigades rouges comporte d'effroi rétroactif de l'avoir rêvé en fiction, diverti en l'annonçant et presque produit.

Dans notre ouvrage antérieur, *La langue cherchée*, aussi bien à partir de la réflexion sur l'hypothèse contemporaine¹³ que dans les commentaires suivis d'Henri Michaux¹⁴ et de Pascal Quignard¹⁵, nous avons tenté de dégager un paradigme de la littérature mis en relief à partir de la pensée de la littérature contemporaine. Nous en repérons la formulation dans un des ouvrages de Pascal Quignard qui définissait la subjectivité de l'écriture en ces termes : « C'est l'immatériel, l'intervalle entre le fasciné et le désidé¹⁶. » Cette formule découvrait, à notre avis, le paradigme de l'écriture comme le lieu d'un sujet qui séjourne sans relâche dans l'intervalle et le va-et-vient entre fascination et désidération. Nous y décrivions le sujet de la littérature comme n'étant pas celui d'un parcours, d'une *catharsis* et d'une réparation, mais comme sujet transitif d'une *mobilité incessante dans l'entre-deux*, allant d'un extrême à l'autre, et demeurant dans l'épreuve de l'instabilité de cet espacement et de sa durée, dans un penser-contrarié. Les écrivains dont nous parlons dans l'ouvrage présent, qu'il s'agisse d'Orwell, de Canetti ou de Sciascia, confirment, à leur manière, la justesse de ce paradigme.

Qu'ils aient été des écrivains de la prémonition du malheur, en prophètes à leur insu au point d'en refuser énergiquement le rôle, voyant venir la terreur dans des signes avant-coureurs et à peine aperçus de la langue et de l'imaginaire, que ce soit ouvertement comme Canetti et Sciascia, ou, dans l'après-coup, comme Orwell, ils furent tous trois saisis d'effroi d'avoir perçu les symptômes et imaginé l'incroyable. Et,

13. G. Sfez, « L'hypothèse contemporaine – résister dans la langue », *La langue cherchée*, *op. cit.*, p. 9-193.

14. G. Sfez, « La colonne en veilleuse – Henri Michaux », *op. cit.*, p. 275-355.

15. G. Sfez, « La proie pour l'ombre – Pascal Quignard », *op. cit.*, p. 357-417.

16. P. Quignard, *Vie secrète*, Paris, Folio, 1999, p. 233.

ces écrivains, délibérément tournés sans équivoque aucune vers la désillusion et vers l'horizon de l'émancipation, ces écrivains des *Lumières* ne furent pas seulement en proie au trouble, traversés de l'inquiétude de leurs songes noirs, mais cette inquiétude se compliquait d'un tour de plus, du fait de la nécessité qu'ils ressentirent de se déprendre des perversions des *Lumières* elles-mêmes et d'en faire la critique.

De cette sensibilité, qui n'est en rien celle de la modernité des anti-Lumières, et qui représente *l'autre côté du tableau* de l'écriture des Lumières des temps présents, nous avons déjà évoqué la direction dans notre ouvrage antérieur à travers l'étude de l'écriture de la voix d'Albert Camus¹⁷ autour de son écriture parallèle à celle de ses œuvres. Camus y réfléchit son opposition à la modernité contemporaine qui, à son avis, plaide le déséquilibre, la laideur et la noirceur. La relation n'en était pas moins celle d'une subjectivité sensible à la tension et au trouble, une relation d'exposition à l'affect jusqu'à son point extrême d'anesthésie, qui s'approche d'une écriture classique dans des conditions radicalement changées, un classicisme de l'étrangeté sans réconciliation ni *catharsis* possible.

L'ouvrage présent est ainsi entièrement consacré à plusieurs façons, dans ce nouveau moment des Lumières, de *chercher la langue et d'espérer en elle*. Plusieurs façons de nommer le chaos du monde humain et de se rapporter à la diversité des choses en y opposant tout autre chose qu'un esprit de système. Par cette diversité des voix, une sorte de tyrannie de la modernité est, en même temps, désarmée. Le plus essentiel ici est l'alliance implicite, à distance, sans synthèse, de forces de l'esprit, où chacune, sans se concerter avec l'autre, sans *se donner le mot*, et, par suite, sans que cela puisse se réunir en un front commun dans une bataille rangée, mène un combat contre un bord d'égarement du monde. Ces voix plurielles attestent de ce que le réel ne forme pas un tout. Elles sont autant d'explorations de la raison idiomatique.

Le procès d'écriture s'y déprend de toute tentation de verser dans une unilatéralité ou de s'arrêter sur une position d'équilibre¹⁸. Il expérimente l'équilibre comme espacement dans le sens où l'entend

17. G. Sfez, « La voix incendiée – Albert Camus », *La langue cherchée*, op. cit., p. 198-373.

18. « L'histoire de la Philosophie est l'histoire de fausses positions d'équilibre conscient adoptées successivement. » Henri Michaux, *OCTI*, Paris, Gallimard, 1999, p. 664.

Canetti, parlant du moi de Montaigne : « Montaigne, celui qui dit moi. “Moi” en tant qu’espace, non en tant que position.¹⁹ ». Aussi nous est-il apparu nécessaire, dans nos études sur Orwell, Canetti et Sciascia, de nous tenir le plus à l’écoute de cette raison contrastée, sans mot d’ordre ni dernier mot. Car, il s’agit ici, dans leur forme même, d’une littérature des *Lumières* de nos temps sombres sans havre d’équilibre.

19. *CSH*, p. 69.